

# Frédéric Boyer

---

**Roman**



**P.O.L**









# La Consolation



Frédéric Boyer

# La Consolation

Roman

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1991  
ISBN : 2-86744-221-4

à C.



Le jour où Victoria vit cet homme pour la première fois, c'était sur le quai d'une gare. Parmi d'autres voyageurs sans destination comme il y en avait tant chez nous. Elle ne pensait à rien de précis ce jour-là. Elle avait regardé dans ses poches combien elle avait d'argent : pas de quoi se payer un café. Non, non, ce n'est pas possible, disait à chaque fois le garçon du buffet. Vous ne pouvez pas occuper une table sans consommer. Il avait le nez plein de morve, et des lèvres presque grises comme du carton. Quelle immense fatigue. A peine la force d'entr'apercevoir Peggy dans un coin. La même fragilité des yeux, le même ennui du corps. Peggy était une longue femme avec une force terrassée qui lui embarrassait les bras. Elle aussi faisait partie de notre communauté en perdition. Comme ces navires fantômes. Qui cherchaient un

geste, un mot, un frisson avant de sombrer dans le silence.

Nous en serions restés là. Près de cette gare. Privés de l'idée que quelque chose pouvait arriver.

On aboutissait toujours à la gare. Les gens étaient forcés de s'y rencontrer. Ils avaient besoin les uns des autres, et pourtant ils mettaient toute leur énergie à se manquer. Pas d'autre force. Rien que la fureur idiote du garçon qui servait au buffet, le désespoir fiévreux, la raideur effrayante du ciel. Et ce goût de poussière dans la bouche dès qu'on l'ouvrait pour dire un mot. On avait l'impression d'être au bout du rouleau, tandis qu'à l'ouest, sur la gare, le soleil coulait lentement.

Un jour, quelque chose se vengerait. Des illusions de famille, de la chaleur humaine et des baisers froids comme des mégots.

Victoria fit un petit signe à Peggy et sortit sur les quais. Elle était comme inquiète soudain. Marchant sur la pointe des pieds, inconsciente de cette forme d'attachement à un lieu qu'ont les bêtes et qui la faisait revenir souvent dans cette gare nue et froide. Comme si elle y avait perdu une piste et que rien désormais ne la remettrait dans le bon et droit chemin. Tête nue taciturne. Enfoncée dans un rêve inextricable et sauvage. A la recherche d'un grand instant de communion qui ne venait jamais, depuis qu'elle avançait ainsi dans le silence des autres seulement ponctué de gloussements amers. C'était une

jeune femme aux bras trop maigres et au corps de poupée. Victoria avait gardé sur elle les cicatrices de la métamorphose de la fillette en femme. Comme d'invisibles légèretés du corps, de menues rondeurs qui évoquaient une sorte de rédemption muette. Des yeux baissés sur le sol. Une ombre d'enfant. Elle n'avait nulle part où aller sinon trouver une route qui lui aille, et la ferait sortir d'ici. Mais elle n'était plus sûre de rien. Comment trouver une route faite à son corps maladroit, à son pas retenu, hésitant ? Ou à ses façons de s'arrêter n'importe où et pour toujours avec un soupir de statue qu'aurait abandonnée sa maman.

Cette route, si elle existait, devait être si lointaine, si difficile que Victoria ne pensait pas la trouver. Elle n'avait que l'image de son corps perdu, ballotté, qui se laissait aller à ses envies sans les comprendre.

Enfin un homme apparut qu'elle n'avait jamais vu par ici. Il attendait près des grilles de la sortie. Hésitant dans le froid. On aurait pu le prendre par les épaules et le pousser doucement, l'attirer à soi. Est-ce que c'est un homme malheureux ? se demanda Victoria.

Il demeura ainsi de longs instants ahuri, immobile, sans avoir l'air de savoir où il était arrivé. Issu d'une espèce placide, observatrice. Autour de lui les gens se guettaient, se fuyaient comme s'ils n'avaient pas confiance, comme s'ils devaient ne jamais se retrouver.

Ceux qui s'étaient reconnus couraient pour rentrer chez eux, sans avoir bien pris le temps de se saluer. Ils avaient à peine osé se toucher, s'embrasser. La gare était pleine de ces retrouvailles avortées.

Lui était resté étrangement seul. Les yeux fatigués. Il fit le geste de consulter sa montre. Victoria sourit timidement. Lui, quand il releva les yeux, remarqua que cette femme était blanche comme un linge.

Victoria s'approcha. Elle aurait aimé lui dire : « Besoin d'aide ? Quelque chose ne va pas ? » A cause de ces simples paroles qu'elle sentit presque venir à ses lèvres d'ordinaire muettes, Victoria sentit passer sur elle le regard de l'inconnu. Elle y devina quelque chose de différent. Sans être capable de reconnaître ce dont il s'agissait. Le regard de cet homme fatigué, rond et paisible était comme un regard neuf. Il effleura Victoria d'un présage tendre et sombre, un peu effrayant comme toutes les choses nouvelles qu'on n'a pas espérées. Elle n'osa pas lui parler. Pas élever la voix. Et déjà elle tremblait.

Voilà plusieurs années, pensa-t-elle, qu'elle vivait ici sans même savoir exactement les noms des rues, celui de la montagne à l'horizon. Ni d'où pouvaient bien venir tous ces trains et où ils allaient. On ne faisait jamais que prendre l'air. Il n'existait ici rien qui valait la peine d'être admiré ou seulement remarqué. Pas de souvenir à avoir.

Et cet homme neuf l'avait regardée. Elle voulut le remercier. Elle avait des larmes dans les yeux. Il

parut tout jauger, tout peser de son regard. Son arrivée approfondit l'étrangeté des lieux sans qu'on puisse vraiment déterminer en quoi.

Avec flegme, il se protégea des rafales glacées et souleva le col de sa gabardine. Victoria l'observa avec un mélange de terreur et de fascination. Il n'était semblable à personne d'autre ici. Son allure paisible, son étrange bonhomie avaient une tonalité mélancolique et douce. Qui rappelait un frisson, une très ancienne présence, un peu idiote et tutélaire. Une apparition liée aux fables qu'on ne se racontait plus guère ici.

Victoria resta noyée dans la foule qui grossissait, à le regarder sans comprendre. Manifestement, il attendait lui aussi d'être délivré d'une chose obscure. Ils respectèrent ensemble cette immobilité frémissante, fascinée. Sans voix. Sans la moindre compréhension entre eux, la première fois.

En voyant cet homme, ce jour-là, impossible d'éviter les énigmes, les frayeurs qu'elle laissait filer derrière elle d'habitude. Elle se souvint comme papa faisait briller des étoiles dans un grand ciel fantomatique. Qu'il s'appliquait à lui donner le goût de la vie en y croyant de tout son cœur — comme parfois les papas savent le faire tout en vous servant de la compote ou du riz au lait. Elle allait oublier tout ça. Elle allait rentrer chez elle quand elle vit cet homme qui se dandinait et qui parut l'interpeller silencieusement. Un gros homme

aux sourcils bien arqués. Un gars dont on devait toujours oublier le nom après qu'il s'était obstiné à vous rendre service. Elle le vit se balancer dans la foule noire et compacte. Les paupières baissées dans une attitude sage. Elle le vit tituber vers elle sur des jambes de gros épouvantail, portant deux énormes valises qu'on imaginait facilement remplies de vêtements étriqués, de choses vagues et inutiles dont les vieux garçons encombrant désespérément leur vie sans amour.

Il devait venir de très loin. Avec cette expression larmoyante et navrée qu'on n'avait jamais vue ici sur le visage d'un homme. Et que Victoria prit tout de suite pour une expression miraculeuse, pour un signe de grâce. Elle avait pensé alors aux hommes qu'elle avait connus avant lui et qui étaient si fiers d'être soûls et de parler brutalement des femmes. Avec des mots aveugles. Ils avaient tous voulu partir d'ici. Eh bien, se disait Victoria, partez ! Là-bas ce sera comme ici. Il n'y aura pas l'ombre d'une réponse. Il y avait des années et des années qu'ils étaient partis, qu'elle s'était sentie abandonnée. Et puis trahie. Tout simplement oubliée. Ça n'avait pas d'importance. Rien ne marchait.

Souvent elle se demandait est-ce que ça ne serait pas formidable si chacun d'entre nous pensait d'abord aux autres avant de penser à lui. Les autres, ils avaient tous des yeux de tueurs. On n'était jamais sûr du regard que ces yeux allaient porter sur l'exté-

rieur. Leur liberté de vous regarder ou de ne pas vous regarder — c'était ce qui faisait peur.

Ici les trottoirs avaient la même souffrance gauche que les gens. Les lieux comme les gens se sentaient indignes d'être aimés. Mais cet homme fut meilleur que tout ça. Il avait une façon réconfortante et presque drôle de traverser les carrefours lugubres. De boire de la bière sans cracher dans l'abîme. Il était usé et lisse comme un vieil outil. Deux grands yeux bleus interrogateurs et une ombre de rouflaquettes qui empêchaient la tristesse de manger entièrement son visage.

C'était toute cette pitié dont elle l'imagina immédiatement capable envers nous tous, sans nous connaître encore, que Victoria prit pour un signe de la Providence. Oui, elle sut qu'il prendrait en charge, d'une manière ou d'une autre, toute notre petite bande de fainéants et de crétins. Il réussirait, pensa-t-elle, à nous apprendre à aimer.

Elle se sentit un peu ridicule à ses yeux, et comme brisée. Mais elle comprit qu'il ne fallait pas maintenir ce genre d'homme éternellement à l'écart de personnes comme nous. A force de solitude, le monde était un lieu froid, désert. Il faudrait bien assouvir notre désir de nous confier définitivement à quelqu'un.

En l'observant, elle se dit avec une douceur réconfortante qu'on ne devait pas entendre ses pas dans le couloir quand on dormait. Il devait être prêt à vous

écouter des journées entières à parler par monosyllabes, à lire dans vos yeux ouverts sur le vide. Quelqu'un de bienveillant et de compréhensif, à qui on ne devait rien avoir envie de cacher. Pas même le pire. Avec des mains grossières, encombrantes. Il se tenait probablement un peu en retrait, avec le respect de votre douleur. C'était un homme d'âge mûr. Son apparition coïncidait avec l'épuisement de notre énergie, de notre courage. On aurait aimé lui confier nos petits chagrins, notre argent si on en avait eu. Nos pensées les plus insaisissables, celles qui venaient à l'esprit toutes maigres et sales. Ou les mots qu'on n'osait pas dire et ceux qu'on ne connaissait même pas et qui auraient servi à déclamer notre peine.

C'est plus qu'un homme, pensa Victoria. Il avait l'éloquence muette d'un chien. La simplicité et la tristesse que donnent parfois aux garçons des mères calmes et banales qui finissent par se pendre. C'était pour cette obscure raison sans doute qu'il avait acquis cette amabilité informe et touchante, ou qu'il évoquait le confort d'un vieil oreiller. Probablement le dernier homme qu'on aurait appelé à la rescousse. Mais le seul qui aurait répondu.

Il était soigneusement coiffé. Il apparut ainsi dans cette gare de manière confuse et presque pathétique s'il n'avait eu cette maladresse pataude et ce côté désopilant qu'ont parfois les grosses personnes.

Victoria fut captivée par son visage. C'était un

visage solennel. Etrangement ravagé, bouffi. Qui portait comme un masque une expression calme et paternelle.

On l'accepta spontanément, sans trop savoir ce qu'il ferait chez nous. En se disant à voix basse qu'il en savait peut-être plus qu'il ne le laissait paraître. C'était un homme avec une clé cachée et qui maniait le silence comme la parole.

Chez nous, il ferait le ménage. Il effacerait tout de la honte et du chagrin. Sa petite silhouette ronde devait absorber tous les malheurs auxquels on pouvait songer. Longtemps Victoria penserait que sur la terre il ne devait pas exister deux types comme lui. Aussi bons.

Au début, il nous fut d'un grand secours. Il soulagea notre fatigue. Sa bienveillante sollicitude rassurait les gens. Il parlait, on l'écoutait en n'osant plus le regarder. Rien de plus. Une façon de donner aux autres une place qu'ils n'avaient jamais eue vraiment chez nous. Parfois anxieux, mélancolique, il improvisait ses réponses. Sans effort pour plaire, il commençait par murmurer des encouragements. Il nous fallut plusieurs semaines pour bien comprendre la situation nouvelle dans laquelle il nous plongeait. Il s'adressait à nous comme à des enfants qui se réveillent en sursaut au milieu d'une nuit impénétrable. Et qui se sentent complètement seuls. Même les plus endurcis d'entre nous l'aimaient bien. Il racon-

tait de petites histoires qui aidaient tout le monde à tenir. Ses paroles ressemblaient à des rengaines, à des refrains d'amour. C'était bien chaud, c'était plein des voix innombrables et anonymes de ceux qui maudissent le ciel et font claquer les portes. Avec lui, les occasions d'arriver à une compréhension partagée de l'existence augmentèrent soudain dans notre petite communauté. On ne sut pas très bien pourquoi. Ça tenait probablement aux manières qu'il avait de nous dire que toutes les plaintes étaient entendues quelque part. Ailleurs. Dans un lieu aussi reposant et ordonné que le vide. Il avait une grosse voix nasillarde qui avalait les consonnes en disant : « Je voudrais vous aider... » Ce n'était pourtant pas si facile de débarasser les gens de leur honte, de leur peur. Peut-être aimait-il sentir qu'on avait besoin de lui, peut-être qu'il aimait ça plus que tout au monde. Il ne serrait jamais la main des gens. Non. Il les prenait par les épaules pour une accolade fraternelle. Un peu poisseuse d'humanité. Mais tellement rassurante.

On sut qu'il avait enseigné la médecine dans une lointaine université. Aux Amériques, disait-il avec douceur. Cette idée plut tout de suite à Victoria. Sans savoir pourquoi, ça lui donnait même envie de pleurer. Sans doute parce qu'il était prévenant, attentif à l'excès. Parce qu'il vous disait des choses sans importance et qui aidaient à se confier, qu'il vous faisait venir près de lui. Qu'on posait ses fesses près de lui et qu'il vous disait de tout raconter. De tout



Il faudrait connaître d'où vient ce désir de raconter des histoires terribles. Cette pauvre vision d'une humanité à peine réconciliée en ses ultimes moments de honte. La tendresse insupportable vouée à des personnages malheureux.

L'homme dont parle ce récit existe parmi nous. Il a eu cette pensée inquiétante. Il ressemble à n'importe qui et traverse le silence, la vitesse de nos vies. Il s'approche de vous avec ce sentiment fraternel qui se retourne comme un gant sur le désespoir.

Si tout cela est possible aujourd'hui, si tout cela n'a même qu'une apparence de possibilité, alors il faudra bien se demander ce qui a été négligé et qui l'a permis.



9 782867 442216

Photo : John Foley

ISBN : 2-86744-221-4  
F10221-9-91

65 F